

## **Périgueux, le charme discret du XIX<sup>e</sup> siècle**

**Le XIX<sup>e</sup> siècle a profondément transformé le visage de la ville de Périgueux. Sous l'impulsion de l'architecte Louis Catoire, elle s'est ouverte vers l'avenir et a connu un essor démographique considérable.**

Quand on évoque les charmes de Périgueux, il ne vient pas spontanément à l'esprit de s'extasier devant les réalisations du XIX<sup>e</sup> siècle. Vestiges romains, quartiers à l'identité admirablement conservée du Moyen Âge ou de la Renaissance, sont les phares qui guident les visiteurs. L'architecture XIX<sup>e</sup>, moins protégée et moins pittoresque au premier abord, s'estompe dans la périphérie de ce centre historique si prisé.

Pourtant, le XIX<sup>e</sup> siècle fut probablement porteur de la plus grande révolution urbaine qu'ait connue la ville après les temps gallo-romains. Depuis plusieurs années, les services municipaux du patrimoine s'attachent à redonner des lettres de noblesse à cette période occultée. Leur actuelle directrice, Martine Balout, ravive avec inspiration la mémoire créative de l'architecte Louis Catoire, véritable moteur de cette métamorphose.

### **Cap à l'ouest**

Certes, Catoire n'a pas l'apanage de tous les bâtiments remarquables de cette période, mais il a su appréhender la ville dans sa globalité. Il est appelé à Périgueux pour donner un nouveau souffle à cette préfecture qui étouffe dans son corset de remparts, à l'heure du grand essor industriel et commercial. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'intendant Tourny a percé les allées qui dès lors porteront son nom. Un alignement de superbes façades a ourlé ce nouvel axe, qui oxygène un peu la cité mais ne suffit pas à la mettre en phase avec les temps modernes. Elle reste avant tout recroquevillée sur son épaulement historique du Puy Saint-Front, avec toutes les conséquences d'insalubrité que cela suppose.

Catoire découvre Périgueux dans une diligence qui cahote sur l'interminable route de Paris. Il oublie sa fatigue en embrassant la ville depuis ses hauteurs nord, qui sont pour l'heure encore couvertes de vignes et de vastes prés. L'architecte est saisi par une ardente vision. À l'est, la cité est pelotonnée dans une anse de rivière. Difficile d'envisager une extension de ce côté. Par contre, à l'ouest, un vierge espace s'offre aux appétits novateurs de l'ambitieux jeune homme. Catoire pressent que ces champs tranquilles, opposés au grouillement de la vieille ville, seront son terrain de conquête.

Accoté à sa diligence, il a des intuitions de baron Hausmann périgourdin. Il va transformer Périgueux comme le futur préfet de la Seine transfigurera Paris dans quelques années. Meilleure circulation de l'air et des hommes, alternative aux épidémies, les théories hygiénistes cherchent à assainir les modèles urbains d'antan. Comme Hausmann, Catoire raisonne en ligne droite, à partir de ce « culte de l'axe » qui détermine la distribution des constructions. Sa grande avenue sera le cours des Princes, rebaptisée en 1853 boulevard Montaigne quand la statue du philosophe sera érigée en face du Palais de Justice. Pour l'heure, les élégantes ont bien du mal à ne pas y crotter leurs bottines. Le haut de l'improbable étendue est appelée le Pourradier, en référence pas très ragoûtante au purin qui y stagne.

Catoire met en scène son boulevard nord-sud en le ponctuant de deux bâtiments qui gouvernent en écho deux places en hémicycle. Premier gros chantier, celui du Palais de Justice. Le maire Léger Combret de Marcillac le soutient dans cette entreprise, contre la volonté de son conseil municipal. Ce dernier aurait en effet préféré que le Palais fût édifié près des prisons, à l'emplacement du futur musée. Il ne juge pas très seyant pour les allées Tourny récemment embourgeoisées, d'assister aux transferts vers le tribunal de détenus affligés de boulets.

Le Palais doit remplacer avantageusement les tribunaux civils installés place du Coderc. Fidèle aux idées ambiantes du néoclassicisme, Catoire cherche à restituer la pureté antique en s'inspirant du temple Minerve Poliade d'Athènes. Le portique du Palais trône sur le boulevard dans tout l'orgueil de ses imposantes colonnes ioniques. Depuis 1997, son vestibule, sa salle des pas-perdus, son péristyle, son escalier, sa façade et ses toitures sont inscrits au titre des Monuments historiques.

L'art répond harmonieusement à la justice, avec le théâtre, qui sort de terre à l'emplacement de l'actuelle place André-Maurois. Sa destruction au XX<sup>e</sup> siècle rompra du même coup la symétrie chère à Catoire. Un autre repère marquant de cette période subsiste néanmoins. Pour clôturer la perspective descendante qui s'était imprimée sur sa rétine dès son arrivée, Catoire érige, transversalement à la longue avenue, un bâtiment qui surplombe la place de la Prusse – vite rebaptisée place Francheville. Aujourd'hui occupé entre autres par le supermarché Monoprix et l'opticien Lachal, il est d'emblée dédié au commerce par l'accueil du magasin Aux Nouvelles Galeries et d'une mercerie, ainsi que du Grand Hôtel de France.

### **Derrière le « Front Catoire »**

Après avoir déplacé les lignes ancestrales, il est temps maintenant pour Catoire de s'attaquer à ce far-ouest qu'il avait étreint de toutes ses ambitions. Les premiers quartiers vont surgir, derrière ce qu'on commence à surnommer le « front Catoire », tant y est visible l'empreinte de leur concepteur. Les grandes voies de circulation que nous connaissons dans le Périgueux actuel relèvent de cette volonté. D'abord vient le percement de la rue Saint-Martin – devenue Gambetta –, éponyme d'un nouveau quartier qui verra s'élever une église en 1874. La rue rejoindra la gare en 1860. À mi-distance entre les boulevards et la gare, une place en étoile voit le jour – place Ronde Saint-Martin puis place Plumancy. Pour célébrer la deuxième arrivée des eaux en 1889, elle sera embellie d'une fontaine où une jeune femme couronnée de tours s'appuie sur une reproduction du clocher de Saint-front – c'est la ville de Périgueux symbolisée. Le tracé parallèle de la rue Victor-Hugo – à l'origine rue d'Angoulême – est également propice à l'éclosion de nouveaux lieux de vie, où les maisons peuvent enfin prendre leurs aises, dans une unité architecturale qui prouve leur simultanéité de construction. Il ne suffit pas à Catoire de donner un élan à cette partie de la ville, encore faut-il la faire communiquer avec son cœur médiéval. Il s'agit tout d'abord de desserrer la ceinture des fortifications pour laisser s'écouler la vie du centre ville. Le siècle de Catoire ne s'émeut guère du passé, et s'arrime résolument au progrès économique et social. Les remparts démolis, leurs anciens fossés sont comblés pour offrir une continuité plane avec la promenade de la Pelouse qui longe le cours des Princes et devient la place du Bassin.

Maintenant qu'il a posé sa patte sur la ville, Catoire est aussi chargé de rajeunir le centre historique, entrelacs de sombres ruelles. Il démolit en 1831 le vétuste Consulat qui abrite depuis le XIII<sup>e</sup> siècle le pouvoir municipal, transféré juste à côté dans l'hôtel Lagrange-Chancel. Clin d'œil à cet art du passé qu'il a pourtant mis à mal, Catoire insère en façade de la halle érigée en remplacement du Consulat, les insolites sculptures de dauphin qui ornaient le bâtiment disparu – leur seront ensuite substituées des reproductions.

### **Une vision d'ensemble**

L'abattage de l'architecte devient légendaire. Promoteur inspiré et impliqué, il ne relâche jamais la pression sur les chantiers qu'il entreprend. Pour cela, la meilleure solution est de se tenir au plus près de l'effervescence. Dès que son travail le mène dans un nouveau quartier, il s'y fait d'abord édifier une demeure. Il maîtrise ainsi tous les détails de ses projections

visionnaires. Il n'en oublie pas pour autant de se distraire, et rejoint la jeunesse dorée de Périgueux à l'auberge de la Blonde, où se trouve aujourd'hui la pharmacie Chambon.

Son talent d'urbaniste-avant-la-lettre ne s'est peut-être jamais autant exprimé que dans sa capacité à fluidifier les conditions quotidiennes de fonctionnement. Il construit des abattoirs à l'emplacement de l'actuelle caserne des pompiers, pour un meilleur contrôle sanitaire de la consommation de viande. Surtout, il s'attaque de front au problème crucial de l'eau. Une terrible pénurie, due à l'accroissement de population, frappe la ville à cette époque. Plusieurs puits sont à sec. Des porteurs organisent des navettes pour monnayer l'eau de la fontaine des Malades, située dans le quartier Saint-Georges. Alors s'élève et s'étire en 1836 un bel aqueduc, qui achemine l'eau depuis la source de l'Abîme, côté ouest, vers un immense réservoir bâti en bas de la route de Paris. Sa silhouette, que beaucoup de Périgourds du XX<sup>e</sup> siècle prendront pour un ouvrage romain – alors qu'elle n'en a que le style –, enjambe le vallon de la combe des Dames, jusqu'à sa destruction dans les années 1980.

Fort du soutien de l'Église, Catoire cherche à parfaire son emprise. Après l'avoir si notoirement bousculée dans ses vieilles habitudes, il ne peut quitter Périgueux sans apporter sa touche personnelle à la rénovation de son monument emblématique, la cathédrale Saint-Front, classée Monument historique en 1840. Ce qui devait ressembler au point d'orgue de son parcours périgourdin se mue en porte de sortie prématurée. Pour amorcer la rénovation du vénérable site, il travaille dans la travée sud, avant d'être violemment critiqué par l'évêché, avec lequel ses rapports se sont envenimés.

D'autres hommes de l'art, en particulier l'architecte diocésain Paul Abadie, prennent le relais. Abadie dégage le site des mesures insalubres qui lui parasitaient les flancs mais lui conféraient son caractère. En bon disciple de Viollet-le-Duc, il reconstruit les coupes en les agrémentant de douze clochetons supplémentaires. Abadie s'inspirera de la cathédrale périgourdine pour dresser les plans de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre.

### **Le relais décisif de Pierre Magne**

Malgré ce dérapage terminal, le XIX<sup>e</sup> siècle à Périgueux restera bien celui de Catoire. Quelques réalisations ont cependant échappé à sa boulimie. Et non des moindres, puisque parmi celles-ci s'insère enfin un écrin digne de ce nom pour abriter la préfecture de la Dordogne. Le baron Rivet, premier préfet en 1800, avait été, faute de mieux, contraint d'aménager ses bureaux dans l'ancien palais épiscopal, place de la Clautre. Après une étape rue du Calvaire, l'hôtel de la préfecture s'implante dans l'ancien collège des Jésuites – maintenant Espace culturel François-Mitterrand, dépendant du Conseil général. Des réceptions somptueuses s'y déroulent, pour choyer des hôtes étrangers prestigieux.

Le bâtiment se révèle finalement trop exigu, et l'architecte du département Auguste Bouillon – également maître d'œuvre de la maison d'arrêt – fait accepter l'étude d'un nouveau fleuron du patrimoine qui va s'implanter à l'extrémité de la promenade de Tourny. Bouillon évincé pour cause de dynamisme déficient, Auguste Dubet en achève les travaux de 1863 à 1864. L'édifice, dessiné selon les règles de l'académisme en vogue, adopte un plan au sol en U. Il nécessite l'ouverture de trois carrières pour l'extraction des belles pierres blanches qui le composent. Sa façade sud reprend les grands thèmes de l'architecture dite « à la française », avec entre autres des avant-corps, des colonnes jumelées, des cheminées en sarcophages.

Périgueux voit sa population bondir de 13 500 habitants en 1851 à plus de 24 000 en 1876. Les chantiers perpétuels, chaudement valorisés auprès de Napoléon III par Pierre Magne, son ministre périgourdin – des Transports, puis des Finances –, expliquent cette explosion démographique. Celle-ci est amplifiée par l'arrivée du chemin de fer en 1857, qui permet au département d'accéder lui aussi à la révolution industrielle. Les échanges agricoles et manufacturés, qui fonctionnaient encore sur un mode archaïque, sont démultipliés. Une

véritable ville nouvelle surgit de terre autour de la gare. Pierre Magne, s'appuyant sur la réputation des maîtres de forge du département, use de tout son entregent pour convaincre la compagnie du Paris-Orléans d'implanter des ateliers à Périgueux. Les fameux ateliers du « P.O. » sont nés. Ils se développent le long de la route d'Angoulême sur plus de trois cents mètres, et emploieront jusqu'à 2 600 personnes. Le quartier du Toulon, surgi de marécages péniblement asséchés, devient le lieu de vie des cheminots, acteurs dès lors déterminants de tous les combats sociaux qui agiteront la ville.

Le XIX<sup>e</sup> à Périgueux verra aussi le creusement du canal, achevé en 1860. Le siècle se termine avec la naissance du Musée du Périgord, dernier établissement public réalisé. Les architectes retenus, Charles Planckaert et Jules Godefroy, s'ils sont influencés par le modèle écrasant du Louvre, font preuve d'éclectisme dans leurs inspirations. L'entrée imposante des allées Tourny se signale par trois hautes arches, tandis que des pavillons saillants matérialisent les bureaux et l'entrée de la bibliothèque municipale, elle aussi intégrée au projet. Fidèle à l'esprit de l'époque, la conception intérieure du musée est adaptée à sa vocation encyclopédique, qui en assure encore l'indéniable séduction. Collections archéologiques, minéraux, fossiles et numismatique se côtoient à l'est, alors que de l'autre côté du cloître qui abrite sculptures antiques et modernes, des objets d'art, du mobilier, des peintures, des faïences s'exposent délicieusement.

Si elles ne s'imposent pas d'emblée au regard, c'est peut-être parce que les réalisations du XIX<sup>e</sup> siècle ont imprégné Périgueux au plus profond de sa vie quotidienne. La mise en valeur récente de ces richesses, jusque-là injustement négligées, offre de redécouvrir la capitale du Périgord sous un jour singulier et attachant.

**Hervé Brunaux**